

# Festival Le récital du pianiste Abdel Rahman el Bacha, jeudi soir

## Piano, sano, e tanto bello

CERTES, IL EST TENTANT de lui reprocher son actuelle « résidence » à la « Chapelle musicale de la Reine Elisabeth ». Une appellation royale, la cause est entendue. Mais la dite chapelle est tout de même basée à... Waterloo, eh oui.

Abdel Rahman el Bacha est extrêmement doué pour se faire pardonner. Il lui suffit de faire courir ses doigts sur les touches noires et blanches. Même pas besoin de partitions.

Jeudi soir au Grand Kursaal, cet artiste originaire de Beyrouth affiche, à 56 ans, un joli parcours international, sur son instrument aussi envoutant par les sons émis que par son, comment dire, « ébénisterie ».

Il suffit des premières notes, celles de la première œuvre au programme de la soirée, pour avoir un échantillon très représentatif du potentiel du monsieur.

Faut dire qu'il s'agit de Mozart, et de sa « Sonate en si bémol majeur ». Avec une tonalité aussi finement restituée, l'auditeur spectateur est

d'emblée touché, en plein cœur. Du « droit à l'âme » comme d'autres vont droit au but. L'« allegretto », dernier des trois mouvements, est aussi brillant que sautillant.

Place ensuite aux « Quatre Impromptus », de Schubert. Tout le monde ne sait pas forcément qu'ils se nomment « andante », « allegretto », « andante » de nouveau, et enfin « allegro scherzando ». Mais tout le monde connaît. Et pas un, pas deux, pas trois, mais tous ces Quatre Impromptus, oui, absolument. Car leur fluidité, leur construction savante, l'émotion qu'ils transportent, ont servi à tant de génériques d'émissions, à la radio, à la télé...

### Mains croisées ?

Seul bémol, mais c'est pour rire. La star des stars du genre, Alfred Brendel bien sûr, croise ses mains sur le clavier en jouant l'« allegro scherzando », lui. Eh bien, l'hôte du festival, on ne sait. Plus exactement, ça dépend de quel point du Kursaal l'on assiste à sa démonstration de virtuosité...

Arrive Ravel, enfin, voici ses « Valses nobles et sentimentales ». C'est à la fois léger et grave, apaisant et voluptueux, doux et effervescent. Noble et sentimental, tiens donc.

Chopin et sa « Sonate n° 3 en si mineur » ferment la marche. De la densité, de la complexité, un accès moins facile que les partitions précédentes, quelques Ion-gueurs, un soupçon de monotonie (George Sand aurait pu lui faire la remarque, tout de même). Donc, une attention qui flanche parfois. Malgré une interprétation toujours aussi lumineuse.

Puis soudain, de façon comme... impromptue, l'ultime mouvement de Chopin vient mettre tout le monde d'accord, et justifie à lui seul le choix de cette sonate dans la programmation.

Sous de vifs applaudissements, l'artiste reçoit la rose blanche du jour. Oui, c'est ainsi. Une seule rose, cela semble désormais la règle, au festival. Elle n'en est pas moins noble et sentimentale.

Joël MAMET



■ De Beyrouth à Besançon, en passant par les plus grandes scènes mondiales. Riche est le parcours d'Abdel Rahman el Bacha. Photo Arnaud CASTAGNE